

Construire un monde commun avec le sujet psychotique

Cette journée d'étude se veut un moment de partage de la réflexion que notre équipe a menée pendant plusieurs années sur ce qui sous-tend et rend possible la rencontre avec le sujet psychotique, sa famille, son entourage. Au cours de ce travail, nous avons visité plusieurs textes, rencontré les écrits de plusieurs auteurs. Parmi ceux-ci, figurent en bonne place les travaux de Bernard Penot. Ses élaborations du transfert psychotique nous ont été d'une aide précieuse, en particulier ce qu'il appelle « le transfert comme répétition induite dans l'autre » recueilli grâce au « travail psychanalytique à plusieurs » comme dispositif pluriel de mise au travail de ce transfert. Le livre une fois achevé c'est tout naturellement vers lui que nous nous sommes tournés pour lui demander de le préfacer, demande qu'il a accepté avec plaisir. Nous gardons tous un souvenir très vif de la journée de travail qu'il nous a consacrée, moment très dense relançant la pensée et le désir de chacun. C'est par contre en fin de parcours que nous avons rencontré et lu en équipe le livre de Liliane Abensour « La tentation psychotique », publié aux PUF en 2008. Ce livre nous a saisis par sa résonance avec notre propre démarche, par son parti pris de prendre distance par rapport au diagnostic de psychose pour se centrer sur les processus en jeu, en particulier les mouvements de surexcitation et d'expulsion, d'excès et de vide, d'envahissement et d'anéantissement, de tout et de rien et de la menace de désorganisation qu'ils produisent. Nous privilégions une même centration et manions prudemment et avec soin la question du diagnostic. C'est donc Liliane Abensour et Bernard Penot que nous avons voulu convier à cette journée, que nous avons voulu entendre et inviter à l'échange. Après chacune de leurs interventions des membres de notre équipe vous proposeront des fragments cliniques comme autant d'invitations à penser la rencontre thérapeutique avec le sujet psychotique et la déconstruction - construction spécifique qu'elle requiert.

Quant à moi, je saisis l'occasion de ce moment introductif pour vous parler de ce travail de recherche, d'élaboration, de mise en mots, qui nous a occupés pour un si long moment. Nous ne savions pas au départ dans quel genre de voyage nous nous engageons. Ce n'est que dans l'après-coup que nous avons découvert que nos positions, pourtant différentes, privilégiant des abords différents, s'enracinaient dans un style commun, une prise de position commune. A savoir le désir, présent en chacun de nous, de se tenir au plus près de l'expérience psychotique, plus encore, de la partager, pour construire une rencontre, un fragment de monde commun avec le sujet psychotique. C'est de ce constat qu'est né le projet et le titre de cette journée.

Comme chacun le sait ce n'est pas rien de se tenir au plus près de l'expérience psychotique, d'en saisir l'angoisse, la panique, la sidération, les rages dissolvantes et l'annulation de tout mouvement, l'immobilité ou l'errance. Cela implique d'entrer en contact avec sa propre part d'étrangeté, de plonger dans les tréfonds de nous-mêmes. Et l'on ne sort pas indemnes de ce contact, de cette plongée. Les acquis d'expérience peuvent s'effriter, les théories être mises à mal, convoquant l'impuissance et la confusion.

Préalablement à (et en préparation de) ce travail d'élaboration, nous avons lu un certain nombre d'élaborations théoriques : Aulagnier, Searles, Benedetti ont été pour un temps nos compagnons de route. Benedetti, en particulier, disait que « la psychothérapie de la psychose n'est analytique que dans la mesure où nous sommes disposés à nous analyser continuellement nous-mêmes dans la rencontre avec le patient »¹. Il a été marquant de constater, toujours dans l'après-coup, jusqu'à quel point toute l'équipe, thérapeutes familiaux, assistantes sociales ou thérapeutes analytiques, travaillait sans le savoir, sans pouvoir le formuler, avec cette même disposition envers le sujet psychotique. Chacun acceptait le désinvestissement psychotique tout en continuant, soi-même, à investir. Pour se faire, pour continuer à investir, chacun acceptait de laisser tomber ses propres balises, non seulement les concepts théoriques qui nous guident habituellement mais aussi la représentation même de ce qu'est une thérapie. C'est pourquoi s'est imposée à nous la métaphore du filin et de la voile comme titre à notre livre : il faut tenir le vent au plus près grâce à l'adroite manœuvre de ses filins. Car remonter le vent est affaire de grande précision, presque millimétrique, et de grande sensibilité.

Ainsi de déplacements millimétriques en plongées angoissantes, l'enjeu de la rencontre est de tisser un fil qui arrimera des bouts d'expériences, de pensées, de réalités communes.

Cela a un certain nombre de conséquences :

En ce qui concerne notre rapport à la théorie

En ce qui concerne le cadre et le maniement du processus thérapeutique

L'une d'entre nous a parlé de mettre ses théories en poche. Et effectivement la psychose, plus que toute autre pathologie, défait l'échafaudage de la construction théorique que nous partageons, pour questionner ce qui fait notre **conviction ultime** des fondements du fonctionnement de l'appareil psychique.

¹ Benedetti G., *La mort dans l'âme. Psychothérapie de la schizophrénie : existence et transfert*, Erès, 1995, p. 25.

Quel est ce point de butée auquel nous ne renonçons pas ? Quelle est cette conviction ultime qui reste lorsque l'édifice chancelle et se lézarde ? Notre réponse est que ce qui reste, incontournable, vital, même s'il est attaqué de toute part, ce qui reste, donc, est la nécessité d'investir et d'être investi de manière incarnée, tangible.

Comment maintenir cet investissement ? Notre recherche souligne avec force l'atemporalité propre à l'univers psychotique, qui constitue d'ailleurs le centre de la réflexion de Mme Abensour, l'atemporalité donc et la nécessité de baigner dans cette négation du temps pour inscrire des bouts d'histoire, des fragments de récit. Nos collègues thérapeutes d'enfants nous ont rendus sensibles à ce qu'Aulagnier appelait « le premier chapitre » de l'existence. En fait, nous aurions aimé parler davantage de la pratique avec les enfants en cette journée anniversaire, parler davantage de notre travail aux prises avec l'angoisse psychotique des enfants, avec la problématique de l'autisme et de l'accompagnement des parents que l'une et l'autre requièrent. Notre livre rend compte de ce travail mais aujourd'hui il a fallu choisir.

Nous ne parlerons pas non plus aujourd'hui du travail avec les familles, travail qui occupe l'une des 4 parties dont est constitué notre livre. Nous ne vous parlerons pas de comment nous nous laissons modeler par la psyché familiale ni comment on « baigne » dans l'espace familial souvent indifférencié, ressenti comme persécuteur ou engloutissant. Ni encore comment de ce bain commun auront à naître un changement, bien que minime, et une différence, bien qu'imperceptible. Ces changements, ces différences qui, selon les mots de l'un d'entre nous, donneront consistance au temps, délimitation aux lieux.

Non, nous ne parlerons malheureusement pas de tout cela. Je m'arrêterai plutôt sur ceci. La pratique qui est la nôtre, avec les adultes, avec les enfants et avec les familles retient essentiellement deux axes : l'un souligne le rôle central de la sensorialité, l'autre s'appuie sur la prise en compte de la réalité. 2 approches, donc, différentes, mais soutenues par un même positionnement : l'implication du thérapeute, de l'investissement du thérapeute, « medium malléable », selon l'expression de l'une d'entre nous, reprise à Roussillon, disposé à s'analyser continuellement lui-même.

Je ne ferai qu'indiquer ces deux approches, qui s'épanouissent largement dans notre livre. La sensorialité, d'abord. Elle est conçue comme ayant une place centrale dans la constitution des représentations. Il existe un matériau brut de la représentation qui, dans le cas de la psychose, se trouve chargé d'une

potentialité disruptive pour l'appareil psychique, force auto-mutilante qui met à mal le moi et l'accule à la solution délirante ou hallucinatoire. Face à ce matériau brut et à sa force disruptive, le thérapeute se trouve dans la position périlleuse de parcourir les strates de la représentation en sens inverse : laisser se défaire les représentations jusqu'à s'approcher de ce matériel sensoriel brut, le partager et relancer ainsi la figurabilité, la mise en forme de l'éprouvé.

La réalité, quant à elle, est conçue comme ayant une place centrale dans la construction d'une expérience partagée de vie, dans l'espoir que cela fasse un jour trace de rencontres. Ici ce qui est souligné est l'acceptation de parcourir la réalité telle qu'elle se présente avec le sujet psychotique ou l'entourage, l'acceptation surtout de ne pas en définir le parcours tel que le thérapeute le voudrait ou tel que la théorie le dicterait. Comme le soutient l'une de nous, il s'agit en effet de saisir ce moment dont on pourra parler et se souvenir, en espérant faire naître une histoire, passer d'un « je » perdu dans le brouillard atemporel, seul et disjoint, de « ils » proches et menaçants ou lointains et hors d'atteinte, vers un « nous » ou un « vous » porteur de rencontre. Si des bouts d'histoires sont vécus en commun alors ces bouts pourront être repris dans la parole, là où la parole seule ne fait pas « histoire », ne fait pas impact de vécu dans le monde.

Dans cette construction c'est pourtant l'idée de défaire, de défaite qui s'est fortement imposée à nous. Vous avez certainement entendu ce terme revenir dans ces quelques mots d'introduction. Notre sentiment est que, lorsqu'on accepte ce mouvement de défaite, quelque chose reste à partir de laquelle construire...une représentation, un fragment d'histoire, un mouvement d'investissement. La construction s'appuie sur la défaite et c'est ce moment et ce mouvement de défaite à partir de laquelle un mouvement et un moment de construction s'amorce que nous souhaitons mettre en commun aujourd'hui. Ce sera à la faveur de 4 histoires cliniques, proposées par des membres de l'équipe, chacune avec un style bien particulier, propre à l'auteur, mais chacune avec cette marque que nous partageons et que j'ai essayé d'esquisser brièvement à votre intention.

Défaire, être défait, accepter, tenir, tolérer, contenir, partager, tel sont les maîtres mots de la rencontre avec le sujet psychotique. Cette position est celle de tous les membres de notre équipe, psychiatres, psychologues, assistantes sociales. Elle est aussi celle de l'équipe tout entière, mise à la disposition de chacun, amarrage à la plongée.